
Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale

Georges-Jean Pinault



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/3270>

DOI : [10.4000/ashp.3270](https://doi.org/10.4000/ashp.3270)

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 487-494

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 12 juin 2019, consulté le 03 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3270> ;

DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.3270>

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2017-2018 : I. *Textes parallèles en tokharien et en turc ancien*. — II. *Dérivation et composition nominale*.

I. La première conférence a pris pour thème les trente-deux marques du « Grand Homme » (skr. *mahā-puruṣa-lakṣaṇa-*) dans la tradition tokharienne. Cette question a fait l'objet d'un article de Walter Couvreur (« Le caractère sarvāstivādin-vai-bhāṣika des fragments tokhariens A d'après les marques et épithètes du Bouddha », *Le Muséon* 59, 1946, p. 577-610), qu'il faut désormais actualiser sur la base de l'édition de nouveaux textes et de l'interprétation révisée de textes connus antérieurement. Les marques en question sont visibles sur le corps d'un Bodhisattva dès sa naissance ; selon la doctrine de l'école Sarvāstivādin, elles sont le fruit de l'accomplissement dans une existence antérieure des dix bons « chemins de l'acte » (*karma-patha-*), et de l'abstention des dix mauvais chemins qui leur correspondent. Ces marques, au nombre de trente-deux, concernent toutes les parties du corps, depuis le sommet du crâne jusqu'aux pieds ; elles sont accompagnées de marques secondaires (*anu-vyañjana-*), au nombre de quatre-vingts, qui reposent en fait sur la subdivision des marques précédentes. Les listes en question sont données dans des recueils de termes bouddhiques (*Mahāvvyutpatti*), dans des textes doctrinaux et narratifs. La formulation en sanskrit de ces marques, sous la forme de composés, est parfaitement connue. Il est intéressant en soi de comparer leur expression dans différentes langues. En tokharien A, des listes complètes, ou quasi-complètes, figurent dans le *Maitreyasamiti-nāṭaka* « Drame sur la Rencontre avec Maitreya », traduit en turc (ouïgour) ancien sous le titre *Maitrisimit nom bitig*. Dans les parties publiées jusqu'à présent, elles sont données dans trois occurrences, deux fois dans l'acte II (chapitre II dans la version turque) et une fois dans l'acte XXVI. Leur formulation présente plusieurs différences, plus ou moins importantes, entre ces trois occurrences, en dehors du fait que l'ordre de l'énumération peut aussi présenter des variations. L'analyse comparative de cette terminologie a donné lieu à des observations qui concernent le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie, en plus de la dimension symbolique de ces marques. Dans le *Maitreyasamiti-nāṭaka*, qui a une portée encyclopédique, la répétition de ces listes avait un but pédagogique. En complément, on a étudié à la suite un texte en tokharien B, qui contient l'énoncé de plusieurs marques, dans le *Buddhastotra* (B 71-76), qui précède l'*Araṇemi-jātaka*, cf. Emil Sieg & Wilhelm Siegling, *Tocharische Sprachreste, Sprache B*. Heft 2, Göttingen, 1953, p. 11-16. Ce texte versifié (mètre 4 × 25, rythme 5/5/8/7) n'a jamais été analysé ni traduit en totalité. Il est apparu qu'il ne s'agit pas d'un éloge des marques selon leur énumération complète, mais plutôt d'un éloge du Buddha, qui fait allusion à une partie seulement des marques, dont la description est développée au moyen de divers procédés stylistiques. Parmi les faits de vocabulaire, on a étudié plus spécialement les désignations du miroir,

comme objet plat, circulaire et brillant, parce que fait en métal. Le sens de tokh. B *tapākye*, A *tāpaki* « miroir » est établi de manière certaine. Il n'a pas reçu d'étymologie convaincante. Le rapprochement tenté par Douglas Q. Adams (*A dictionary of Tocharian B*. Second revised edition, Amsterdam, New York, 2013, p. 296 et 323) avec une racine verbale *tāpp^ā-*, qui est supposée signifier « apparaître », est extrêmement douteux : le sens de cette racine n'est pas établi, non plus que son étymologie (voir Melanie Malzahn, *The Tocharian verbal system*, Leyde, Boston, 2010, p. 641 et Michaël Peyrot, *The Tocharian subjunctive*, Leyde, Boston, 2013, p. 562). De toute façon, la géminée présente dans ce verbe ne parle pas en faveur d'un rapprochement. Dans ce cas comme dans d'autres, il faut partir des faits accessibles en synchronie : B *tapākye*, obl. sg. *tapāki*, et A *tāpaki* (gén. sg. *tāpākyis*, obl. pl. *tāpākṽs*), de genre féminin, appartiennent à la classe VI.1 des substantifs, qui ont un nom. sg. en *-(i)ye*, et un oblique (accusatif) singulier en *-i*, type B *kālymiye*, obl. sg. *kālymi* (A *kālyme*) « direction ». Ce suffixe, qui provient de formations en nasale, a eu une certaine productivité pour élargir des noms de divers types, e.g. B *ytārye*, obl. sg. *ytāri* « chemin » en regard de A *ytār* ; B *pyorye* « bloc de bois, planche » (plutôt que « joug »), *tsrorye* « fente », présupposent des noms abstraits/collectifs *pyor** et *tsror**, dont le second est évidemment apparenté à la racine *tsār-* « fendre ». Il est donc très probable que tokh. com. **tāpākyæ* a pour base un nom **tāpāk*, dont la forme trahit immédiatement un emprunt à l'indo-aryen ou à l'iranien. Avant toute recherche étymologique, il faut rappeler que le sens premier de ce mot semble être « disque », objet plat et circulaire, comme le prouve son emploi (en A 291 b5) pour désigner les rotules, skr. *jānu-maṇḍala-*, lit. « disque du genou ». De toute évidence, le tokharien n'a pas créé le nom du miroir sur la base d'une racine « voir », à l'instar du mot sanskrit savant *ādarśa-* « miroir » (d'où « illustration, commentaire » et « copie »). Le modèle aurait été plutôt skr. *bimba-*, sans étymologie indo-européenne, qui désignait un disque brillant (du soleil ou de la lune), et en général tout disque ou objet circulaire ; par extension, il a servi comme désignation du miroir, d'une part, et de l'image ou du reflet d'un objet, d'autre part. Le meilleur candidat semble être une forme moyen-indienne de skr. *tāpaka-*, masc., ou plutôt du féminin *tāpakā-*, refait en skr. bouddhique pour *tāpikā-*, fém. attesté au sens de « poêle » (à frire), qui est issu d'un nom d'agent de la racine *tap-*, signifiant « qui fait chauffer ». Le transfert s'est opéré par la représentation d'un objet plat, circulaire et métallique. Pour l'évolution sémantique, on peut comparer lat. *patella*, diminutif de *patina* « plat creux, cassole » pour faire cuire, qui aboutit à fr. *poêle*, mais qui signifie aussi en latin « rotule ».

II. Dans la seconde conférence, on a traité d'abord des questions de dérivation interne et de dérivation par hypostase, en prenant pour exemple le nom de l'aurore. Ce substantif, bien qu'il ne soit pas attesté en anatolien, peut être établi pour le proto-indo-européen, avec le paradigme suivant : thème fort **h₂é_{us}-os-*, nom. sg. **h₂é_{us}-ōs*, acc. sg. **h₂é_{us}-os-m*, thème faible, gén. sg. **h₂us-s-é/ós*, mais locatif sg. **h₂us-és-i*, nom. pl. **h₂é_{us}-os-es*, acc. pl. **h₂us-s-ūs*, gén. pl. **h₂us-s-oHom*, etc. Hormis des réfections prévisibles, l'indo-iranien conserve cette flexion, mais en généralisant le degré zéro de la racine et, en védique, l'accent sur la deuxième syllabe : véd. *uśás-*, av. *uśah-*. Les faits sont bien décrits dans le volume *Nomina im*

Indogermanischen Lexikon (Heidelberg, 2008, p. 357-367). Ce substantif se rattache évidemment à la racine **h₂ues-* « briller, éclairer (à l'aube) », qui donne un riche paradigme verbal en védique : aoriste radical 3^e sg. *āvas* < **e-h₂ues-t*, parfait act. 3^e sg. *uvāsa*, 3^e pl. *ūśūr*, présent causatif (transitif) *vāsáyati*, présent intransitif act. 3^e sg. *ucchāti*, part. *ucchánt-* = av. réc. *usant-* < thème **h₂us-ské/ó-*; adjectif verbal dans le dérivé négatif *á-vyuṣṭa-* « qui n'a pas (encore) lui », dit de l'aurore, cf. le vers RV 2.28.9c. Cette racine *vas-/uṣ-* s'emploie souvent avec préverbe *ví* pour décrire l'aurore qui répand sa lumière à l'aube. Le substantif « aurore » est incontestablement de genre féminin, et il est inutile de supposer qu'il ait été à un stade quelconque de genre neutre, au prétexte que la flexion reconstruite plus haut est connue aussi pour des substantifs à valeur collective. Cela est prouvé par le fait que l'aurore avait une autre désignation, généalogique, « la fille du ciel », qui est parfaitement établie par l'équation véd. *divó duhitā* = gr. Δι(φ)ὸς θυγάτηρ. Ce nom était donc conçu comme féminin, même quand il n'avait pas de marque dérivationnelle de féminin. L'idée que ce substantif a toujours été de genre animé, et plus tard (*i.e.*, ailleurs qu'en anatolien) de genre féminin, a été reprise récemment par Thomas Steer dans son ouvrage consacré à la flexion amphikinétique : *Amphikinese und Amphigenese*, Wiesbaden, 2015, p. 63-82. Sur ce point, il rejoint une idée que j'avais exprimée quelques années auparavant (dans *The Sound of Indo-European*, Copenhagen, 2012, p. 399-424), à savoir que la flexion amphikinétique avait pour fonction originelle de fournir par dérivation interne des substantifs de genre animé, à valeur individualisante. Il reste évidemment à expliquer comment et pourquoi cette flexion est attestée aussi pour des substantifs collectifs de genre neutre : cela résulte d'un développement interne à l'indo-européen, par l'intermédiaire de l'adjectif neutre tiré de ce type de substantif, comme je l'ai montré ailleurs. Pour le nom de l'aurore, T. Steer applique un scénario qu'il emploie à propos de plusieurs termes de flexion amphikinétique : ce nom serait le dérivé interne d'un adjectif hystérokinétique, qui serait lui-même dérivé interne d'un substantif protérokinétique, à valeur de nom d'action ou de nom résultatif, soit une chaîne de dérivation PK → HK → AK, en l'occurrence neutre **h₂és-os* « éclairément » → adj. **h₂us-és-* « lumineux » → subst. **h₂és-ōs* « la lumineuse, la brillante ». Le problème, simple mais dirimant, tient au fait que les deux premiers termes de cette chaîne n'existent pas, ou, ce qui revient au même, n'ont laissé aucun reflet dans des formes attestées. On observe ici un danger récurrent des recherches inspirées par le système de la dérivation interne, celui de postuler des formations qui n'ont sans doute jamais existé, mais qui occupent des cases toutes prêtes dans le système. En fait, la question devrait être abordée selon une autre perspective, si l'on compare par exemple le nom du « soleil » (dont les formes sont analysées aussi dans *Nomina im Indogermanischen Lexikon*, *op. cit.*, p. 606-611). Dans ce cas, sans entrer dans tous les détails, on peut distinguer un neutre, **séh₂u_l* « lumière [solaire] » (PK) et un animé, **séh₂u_{ōl}* « soleil » (AK), comme astre individualisé, et pourvu de la dite lumière ; ces deux thèmes sont reflétés, directement ou indirectement, par véd. *s(ú)var*, neutre, d'une part, et lat. *sōl*, masculin, d'autre part. Pour ce couple de dérivés, T. Steer postule aussi, de manière purement gratuite, un adjectif intermédiaire (HK), qui n'a laissé aucune trace. Le point important est la distinction entre un phénomène cosmique et son individualisation dans un objet ou un être éventuellement personnifié et divinisé ;

le même phénomène pourrait s'observer pour la nuit ou pour la lune. On peut comparer *mutatis mutandis* le contraste entre arm. *arew* « soleil » comme lumière et *aregahn* « source du soleil », personnifiée. Il est en effet possible, et même vraisemblable qu'il ait existé un neutre en **(e/o)s-* dérivé de la racine **h₂ues-*, mais son paradigme était le suivant, selon le type PK : thème fort **h₂ués-s-* vs. thème faible **h₂us-és-*, comparer **kréu_h₂-s* « chair crue » (véd. *kraviṣ*, gr. κρέ(φ)ας) et **mén-s* « pensée », refait secondairement en **mén-os*, mais encore reflété en indo-iranien, grâce au syntagme figé **mén-s d^heh₁-* « appliquer son esprit » à un objet. Étant un neutre, le nom.-acc. sg. du nom en question devait être **h₂ués-s* > **h₂ués*, par simplification régulière de /s/ géminé. Ce nom n'a jamais été refait en **h₂ués-os*, et pour cause. En revanche, son génitif singulier **h₂us-és-s* > **h₂usés*, par la même simplification, a servi de base au nom de l'aurore, qui est un dérivé dé-génitif, fondé sur le génitif de temps « lors de l'éclairement, à l'aube » : **h₂éus-os-* signifiait « celle de l'aube » = « celle qui brille à l'aube ». La dérivation par *vṛddhi* de la première syllabe est identique à celle de **d^hém-on-* « terrestre » (> « humain », cf. lat. arch. *hemō*) vs. **d^hém-én* (cf. véd. *jmán*), locatif sg. du nom de la « terre ». Dans le cas de l'aurore, le nom animé résultant, potentiellement possessif (« pourvue de lumière ») pouvait aussi bien être interprété comme nom d'agent : « porteuse de lumière », ce qui est sa fonction. Ce scénario est le plus économique, et peut s'appuyer sur un certain nombre de faits supplémentaires. De toute évidence, le nom neutre **h₂ués-s-* n'a eu pratiquement aucun succès, du fait de l'accident phonétique rappelé plus haut, et il n'a servi qu'à fournir la base du nom de l'aurore, par l'intermédiaire de son génitif singulier. Cela est prouvé par le fait qu'il a été remplacé en védique par le nom-racine *v(i)y-ús-* « éclairement », fém., reposant sur le verbe *vī-vas-* : il s'emploie toujours au locatif sg. (RV 5 ×) ; de même, selon un schéma productif, a été formé un nom d'action *v(i)y-uṣṭi-*, même sens, qui s'emploie toujours au locatif, sg. (17 ×) ou pluriel (14 ×). En outre, il existe en védique un nom *vástu-*, fait sur la même racine, en principe masculin, mais qui est passé au féminin, par influence de *uṣás-* fém., et surtout de sa contrepartie *doṣá-* « soir », fém., auquel il est le plus souvent associé, cf. le syntagme figé *doṣá vástor* « soir et matin ». Comme le nom-racine et le thème préverbe en *-ti-*, ce nom signifie simultanément « éclairement » et « aube ». Par ces dérivés, l'indaryen a créé à nouveau la paire de lexèmes désignant le phénomène cosmique et son individualisation : de fait, ces noms s'emploient très souvent avec *uṣás-* comme complément : « lors de l'éclairement de l'aurore (des aurores) ». En fait, le seul vestige de **vás-* « éclairement, aube » (< **h₂ués-s-*) est à trouver dans le locatif adverbial *vásar**, attesté une seule fois (RV 1.122.3a) dans le composé *vasar-hán-* « qui frappe à l'aube » ; à côté, il existe un locatif sg. refait *vásri* « au matin », qui ne survit plus que dans la forme vulgaire *básri* (hapax, 1.120.12c). Bien qu'elle n'ait jamais été proposée, l'explication la plus simple de *vásar** consiste à y voir la réfection d'un adverbe peu distinct formellement **vás* < **h₂ués-s*, donc de l'accusatif sg. du neutre, avec valeur temporelle « durant l'aube », voir parallèlement *nákt-am* « de nuit ». Cette forme fut recaractérisée par l'addition de la particule de locatif adverbial *-ar*, cf. *vanar*^o « dans / sur le bois », sur *ván-* « bois », et *vatsar** « dans l'année » (< **uet-s-er*), base de *vatsará-* « année ». Pour être complet, d'autres dérivés du nom de l'aurore indiquent que la distinction entre le phénomène et sa personnification était

devenue flottante et même en voie d'évanescence, ce qui s'est produit aussi pour le nom du soleil. Il a existé un locatif *uṣár**, dérivé du nom de l'aurore < **h₂us-s-ér*, et qui est reflété en premier membre du composé *uṣar-búdh-* (RV 14 ×), le plus souvent dit d'Agni, le feu personnifié, dont on dit par ailleurs qu'il est « l'amant de l'aurore » (*uṣó jārāh*). Ce composé signifie indistinctement « qui s'éveille à l'aube » et « qui s'éveille en présence de l'aurore [divinisée] ». En tout cas, ce locatif a servi à la formation d'un nouveau nom de l'aurore, dérivé par hypostase, *uṣár-* (sg. voc. *uṣar*, gén. *usráh*, loc. *usrí* ou *usrám*, pl. acc. *usráh*), et à des adjectifs d'appartenance : *usrá-* « auroral », et *usríya-* « rougeâtre » (< « propre à l'aurore », comme phénomène physique). Ce locatif sg. à finale adverbiale **h₂us-s-ér* > **h₂usér* est ancien, parce qu'il a servi de base par hypostase à gr. ἄηρ « brume, vapeur » < **ausēr* « ce qui survient à l'aube ». Dans ces leçons, on a souvent fait référence à l'ouvrage d'Alan J. Nussbaum, *Head and Horn in Indo-European* (Berlin, 1986), dont la fécondité ne se dément pas, et qui est une source d'inspiration.

Une grande partie des séances de l'année a été consacrée à la théorie de la composition nominale, dans la continuité de l'année précédente. La plupart des types de composés peuvent s'expliquer à partir d'univerbations, donc d'anciens juxtaposés. Le problème de l'origine des composés et du fait que le premier membre est la forme du thème et non une forme fléchie est pratiquement circonscrit aux composés possessifs et aux composés de rection verbale. Il faut s'entendre sur cette notion d'origine : il ne s'agit pas de postuler un état de l'indo-européen où il n'existait pas de composés, et qui aurait abouti à des langues où les composés ont fait florès. Dans l'état de langue que nous pouvons reconstruire, composés et syntagmes correspondants coexistaient déjà. Contrairement à la tradition qui a prévalu jusqu'à maintenant, à de rares exceptions près, je ne crois pas que les composés nominaux reflètent un état pré-flexionnel de l'indo-européen, parce que les formes rencontrées en premier et en second membre ne peuvent pas être identifiées à des formes casuelles. Le proto-indo-européen que nous pouvons reconstruire est une langue flexionnelle, ce qui n'implique pas que les désinences nominales aient eu la même distribution, ni que leur inventaire ait déjà été complètement fixé. Plutôt que de postuler pour le passé un état formel simple, voire simpliste, il est préférable de concevoir les composés indo-européens comme dérivés de formes fléchies qui figuraient dans les syntagmes sous-jacents aux composés. Il convient donc de restituer les dits syntagmes et de concevoir des scénarios qui expliquent leur transposition, avec oblitération ou remplacement de certaines finales casuelles. Selon cette méthodologie, on a pris comme exemples privilégiés des composés qui peuvent être restitués avec une certaine probabilité pour la protolangue. Le premier exemple traité est celui des composés possessifs (*bahuvrīhi*) dont le second membre est tiré d'un thème en **-e/os-* et dont le premier membre a une forme faible, type **h₁su-menés-*, reflété par gr. εὐμενής, véd. *sumánas-*. Il est probable que l'accent originel est reflété par la forme grecque, alors que la forme védique reflète l'extension au composé de l'accent de la forme simple, *mánas-*. De toute façon, le premier membre monosyllabique de ces composés n'est jamais accentué. On a exposé un scénario qui permet de passer de la phrase sous-jacente **h₁és-u mén-s* « l'esprit [est] bon » [à lui] au composé exocentrique « doté d'un bon esprit ». Le premier terme est le nominatif de l'adjectif neutre « bon », qui équivaut à l'instrumental singulier

**h₁és-u-h₁* de l'abstrait neutre **h₁ós-u/*h₁és-u-* « bonté, qualité bonne », dont l'adjectif est le dérivé interne. Dans la forme univerbée **h₁es-u-mn-és-*, le second membre équivaut à l'instrumental singulier **mn-és-h₁*, une forme probablement instable en raison de la séquence finale. Les thèmes à suffixe **-men-* fournissaient l'exemple d'un nominatif singulier animé **mén* (< **mén-s*), qui équivalait, par l'effet de la « loi de Szemerényi » à l'instrumental singulier **mén* (< **mén-h₁*) du neutre de base, avant que ce dernier ne fût refait en **mn-éh₁*. Selon ce modèle, le second membre **mnés*, nom. sg., adoptait en soit une valeur possessive, comme équivalent d'un instrumental. Lors de l'univerbation, aucun changement n'était requis pour le premier membre, puisqu'il n'avait pas de désinence en surface. Ces analogies convergentes aboutissaient au fait que **h₁es-u-mn-és-* était compris comme la transposition du syntagme **h₁s-éu-h₁* (ou **h₁s-u-éh₁*) *mn-és-h₁* « avec un bon esprit » ou **h₁és-u-h₁ mn-és-h₁* « doté d'un esprit doté de bonté », donc avec un double instrumental. D'après ces correspondances, il était loisible de fixer le type en **h₁s-u-mn-és-*, avec la forme la plus faible possible du premier membre, qui était structurellement parallèle aux dérivés privatifs du type **h₁-mnés-* « dépourvu d'esprit » (cf. gr. ἀμενής), en regard de la phrase **né méns* « il n'y a pas d'esprit » [pour lui]. L'étape finale était la réfection du thème du second membre en **-menés-* d'après la réfection intervenue dans le thème simple. Ce scénario explique sans autre difficulté tous les composés possessifs dont le premier membre repose sur une forme faible, et qui avaient l'accent sur la dernière syllabe. Dans ce type de composé possessif, on observe la non-expression en surface de la valeur possessive du premier membre, mais cela n'est pas dû à la dissimilation sémantique d'un suffixe du premier membre, ni à un effacement *phonétique* d'une désinence d'instrumental. Dans les formes de premier membre en *-i^o* « de Caland », on observe la troncation analogique d'une ancienne finale d'instrumental **-is* (comme je l'ai proposé dans ma contribution aux mélanges en l'honneur de Gerhard Meiser, volume paru en 2018) : phénomène différent, dont le résultat est parallèle, et la motivation identique, une forme à valeur possessive en premier membre.

Cela dit, dans la synchronie de l'indo-aryen ancien, le type *sumánas-* constitue l'exception qui confirme la règle, puisque les *bahuvrīhi* sont normalement accentués sur le premier membre, sauf ceux dont le premier membre est monosyllabique ou se termine par *°u-*. Il convient donc de rendre compte du type « normal » par un scénario indépendant. Il ne semble pas réaliste de supposer que cet accent initial est dû au marquage, par remontée de l'accent, de la substantivation des *bahuvrīhi* originels qui étaient tous accentués sur la finale, ou bien qu'il serait dû à leur emploi comme noms propres (reposant sur des composés *bahuvrīhi*) au vocatif. Il est préférable d'identifier une cause structurelle, qui tienne, comme pour le scénario précédent, à la syntaxe sous-jacente des composés. J'ai supposé que le point de départ résidait dans les composés qui avaient pour premier membre un pronom tonique ou une particule qui ne présentait pas, du moins à l'origine, de forme faible, et qui était un morphème intrinsèquement accentué. Au cours du processus d'univerbation, ce premier membre est resté accentué, alors que le second adoptait une forme dérivée de la forme du simple, du moins dans les noms athématiques. L'exemple envisagé est celui des composés dont le second membre reflète **h₂nér-* « force [virile] », abstrait homophone du nom endocentrique **h₂nér-* « homme viril », masculin. À partir

de la phrase sous-jacente **én h₂ner-s* « la force [est] à l'intérieur » [pour lui], le composé était **én-h₂ner-* « doté de force à l'intérieur » (second membre à valeur possessive, comme dans le type **h₁su-mnés-*) > **én-h₂nor-* (cf. hitt. *innarā-*, louv. cun. *annarali-*), par une évolution phonétique de /e/ secondairement inaccentué qui peut être prouvée indépendamment. La même évolution explique la forme d'un composé d'un type ancien, qui n'est pas un composé bahuvrīhi, mais un composé déterminatif à premier membre particule : **pró-ph₂tor-* (gr. *προπάτωρ*), à partir du syntagme **pró ph₂tér-s* « père d'avant, père avant le père ». Ce type de composé est certainement ancien, parce qu'il était incontournable dans le vocabulaire de la parenté, cf. lat. *pronepōs* = véd. *prānapāt-*. Par conséquent, la forme apparemment amphikinétique du second membre ne présuppose absolument pas l'existence d'un tel dérivé interne à l'état simple. Il était cependant inévitable que cette forme soit identifiée à celle des adjectifs faibles à forme amphikinétique, et qui avaient, en composition, une valeur possessive, type gr. *ἀπειρῶν* « sans limite » en regard de *πεῖραρ* < **pér-ur* (cf. véd. *pārur*), protérokinétique (gén. sg. gr. *πεῖρατος*), avec nivellement du vocalisme radical). Ce point précis est reflété encore par la relation d'antonymie qui s'accrédite entre les composés exocentriques à premier membre particule, qui expriment une relation locale, type *ἐν-θεός*, et les bahuvrīhi privatifs, type *ἄθεός* « dépourvu de dieu [en soi] ». Une influence mutuelle est attendue, et s'est effectivement produite, cf. gr. *ἀνήνωρ* « dépourvu de force, lâche ». L'étape suivante consiste à remplacer le premier membre accentué par n'importe quel thème, puisque l'adoption de la forme du thème en premier membre est consécutive à la fixation du type **h₁su-m(e)nés-*, d'où **h₁su-h₂nor-* « doté d'une bonne force » (gr. *εὐήνωρ*), **h₁su-ph₂tor-* « doté d'un bon père » (gr. *εὐπάτωρ*), et, pour la suite de l'argument, **polh₁-u-h₂nor-* « doté de force abondante », **klu-to-ph₂tor-* « doté d'un père célèbre », etc. Cela n'exclut pas que le type doublement possessif soit encore prégnant, ce qui permet d'utiliser un abstrait en premier membre, en faisant l'économie d'une formation possessive. Il n'est pas possible de décréter *a priori* qu'un adjectif épithète ou attribut est remplacé automatiquement par l'abstrait correspondant en premier membre : il semble que tout ce passe *comme cela*, mais ce fait résulte d'une évolution, et d'un processus analogique. Le concept de composé doublement possessif, que Schindler a repris et illustré, notamment dans son article (paru en 1986) sur le type gr. *ρόδο-δάκτυλος*, dans lequel le premier membre a la valeur de l'adjectif possessif simple *ρόδό-(φ)εντ-* « de [couleur] rose », se révèle particulièrement pertinent, parce qu'il permet de rendre compte de nouveaux exemples. On a pu le vérifier sur la base du tokharien. En effet, on connaît en tokharien A, dans le *Maitreyasamiti-nāṭaka*, deux types de transposition du composé skr. *ásru-locana-* « ayant les larmes aux yeux, ayant les yeux plein de larmes », sens voisin pour *ásru-mukha-* « ayant le visage couvert de larmes » : 1) *ākār-aśnum*, composé bahuvrīhi à suffixe possessif *-um*, fait sur le second membre *aśāṃ*, duel « yeux ». Ce composé est du type véd. *vājra-hasta-* « ayant une massue en main », où le second membre a valeur locale, mais qui présuppose une relation doublement possessive (* « pourvu de main dotée de massue », le premier membre équivalant à *vājra-vant-*); 2) *ākārnunt aśānyo*, instrumental possessif, « avec les yeux pleins de larmes », le premier terme étant l'adjectif possessif en *-nu* dérivé de *ākār* « larmes » (collectif) : ce syntagme fut traduit littéralement en turc ancien par *yaš-lıy köz-in*

« avec des yeux pleins de (lit. pourvus de) larmes ». Par conséquent, le composé possessif *ākār-aśn-um* réalise la condensation du syntagme doublement possessif, avec effacement du marquage de la possession dans le premier terme, réduit à la forme du thème (identique à l’oblique, du point de vue tokharien). Il s’agit de la répétition d’un phénomène qui est inscrit dans la structure des composés possessifs. Il sera opportun de revenir sur les conséquences de ce phénomène pour l’interprétation des composés qui présentent comme premier membre un terme de base dépourvu de marquage de la possession, mais qui est un abstrait, nom d’action, et non pas un nom à valeur concrète, comme dans l’exemple précédent.